Ami du Clergé du 18 juin 1936

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de S. Pierre et S. Paul. — I. La primauté de S. Pierre, 369. — II. La peur de la mort, 370.
Cours de prônes sur les Evangiles. — XL. *4e Dim. après la Pentecôte :* « Sans moi vous ne pouvez rien faire, » 372. — XLI. *5e Dimanche :* Soyons charitables dans nos pensées, nos paroles et nos actes, 374.
Pour les Premiers Vendredis. — IX. *Juillet :* Le Précieux Sang, 375.
Mois de Marie. — XIX. Le travail à Nazareth, 377. — XX. A l'école de Nazareth, 379.
Les personnages évangéliques. — LXVII Les Sadducéens, 380. — LXVIII. Le centurion de Capharnaüm, 382.

POUR LA FÊTE DE S. PIERRE ET S. PAUL

I

LA PRIMAUTÉ DE SAINT PIERRE

Mes frères,

L'Eglise célèbre aujourd'hui les deux grands apôtres Pierre et Paul. Dans les temps anciens, deux offices solennels avaient lieu à Rome le 29 juin, l'un à St-Pierre du Vatican, l'autre à St-Paul-hors-les-Murs. Mais les Pontifes, ordinairement âgés, supportaient avec peine cette fatigue et la cérémonie en l'honneur de S. Paul fut remise au lendemain. Le 29, il est donc surtout question de S. Pierre dans la prière officielle de l'Eglise. Imitons la sainte liturgie et célébrons le Prince des Apôtres en ce jour.

I. — *A l'école de Jésus*

Dans la diffusion de l'Evangile et l'établissement de son Eglise, Jésus a voulu comme jeter un défi à la raison et à la force de l'homme. Pour cette œuvre, la plus merveilleuse et la plus étonnante de toutes, il a choisi des ouvriers simples et sans culture. Il a destiné le plus simple, le plus illettré d'entre eux à être leur chef. Pierre, comme tous les Juifs pieux, attendait la venue du Messie. Il l'attendait bien un peu à la façon de ses compatriotes, comme devant apporter à Israël les biens de ce monde et surtout comme devant mettre fin au joug odieux des Romains. Mais parce que son âme était droite, parce qu'il allait au vrai de toute son âme et que sa foi était plus éclairée aussi que celle des docteurs de la loi, il sut reconnaître tout de suite le « Roi à venir. » Il sut voir dans le jeune Maître que le Baptiste appelait l'Agneau de Dieu, celui qu'il attendait, et Jésus, de son côté, reconnut Pierre : « Tu es Simon, fils de Jean, lui dit-il, désormais tu te nommeras Pierre. »

Quelles raisons motivaient le choix divin à ce rôle de « pierre, » de fondement de l'édifice que le Sauveur projetait de construire ? Pierre n'avait ni fortune ni génie. Sa science était celle d'un pêcheur : conduire une barque, raccommoder des filets, reconnaître les endroits préférés des poissons. Pierre tenait à son métier. Cependant, lorsque Jésus lui commande de tout quitter, il n'hésite pas et donne aux apôtres des temps futurs l'exemple d'un renoncement absolu. Il abandonne maison, barque, filets, tout, et désormais sa vie se passera à l'école de Jésus.

Si Jésus était le maître idéal, le seul auquel on puisse véritablement donner le nom de maître, les disciples, eux, n'étaient pas toujours dociles à ses leçons. Avec quelle infinie délicatesse le Sauveur traite ces hommes sans culture ! Il ne fait pas d'exception, même pour Judas, lui donnant jusqu'au bout le titre d'ami. Il semble qu'une vertu fut l'objet de leçons plus fréquentes. Pierre trouvait déjà bien généreux de pardonner sept fois. Le Maître lui explique qu'il doit pardonner soixante-dix fois sept fois. Jésus apprend aux apôtres qu'ils doivent se supporter mutuellement, se prêter l'aide qui convient entre frères et que pour être véritablement charitable, il faut s'oublier ; que le plus grand parmi les siens se fera « comme le dernier venu, et celui qui gouverne, comme le serviteur. » (Luc, XXII, 25).

Jésus enseigne aux apôtres que la prédication de la parole de Dieu doit être précédée parfois de soins matériels, qu'il faut soulager les détresses du corps pour atteindre les âmes. Il en donne l'exemple le premier : « Si je les renvoie (les foules qui le suivent) à jeun, ils vont tomber de faiblesse sur le chemin. »

Il leur apprend encore que la charité doit s'étendre à tous, malades, importuns, étrangers, enfants même ; ces petits êtres, qui comptaient si peu avant lui, comme il les aime ! « Laissez venir à moi les tout petits... » Et après avoir posé ses lèvres divines sur des visages qui n'étaient peut-être pas d'une parfaite netteté, il les bénissait et leur imposait les mains.

La charité des apôtres doit s'étendre à tous, même à leurs ennemis. Quand les « fils du tonnerre » veulent faire pleuvoir le feu du ciel sur les Samaritains inhospitaliers, « Vous ne savez pas, leur dit Jésus, de quel esprit vous êtes. » Ceux dont l'âme court plus de dangers ont besoin de soins plus délicats et plus assidus. Pierre et les autres ne pouvaient oublier l'accent de condescendance et de miséricorde des paraboles de la brebis perdue, du fils prodigue.

Quelle leçon pour les missionnaires dans la façon dont Jésus instruit les siens ! Il se plie à la faiblesse de leurs connaissances. Il leur parle un langage qu'ils puissent entendre, il les nourrit, il les sert, il guérit leurs parents malades. Ne faut-il pas qu'ils soient minutieusement formés par la parole et par l'exemple, puisqu'ils recevront demain la charge d'enseigner toutes les nations ?

Aucun ne fut cependant instruit avec autant de vigilance que S. Pierre. Il est le premier partout. A lui s'adressent les paroles qui annoncent les extraordinaires développements de l'Eglise. C'est

assis sur la barque de Pierre que Jésus prononce son premier discours aux foules. Pierre s'avance ensuite en pleine mer pour la pêche miraculeuse, symbole des captures merveilleuses du Prince des apôtres dans l'ordre spirituel. Lorsque Jésus veut mettre à l'épreuve la foi des apôtres et demande : « Que dit-on du Fils de l'homme... ? Et vous, qui dites-vous que je suis ? » Pierre s'écrie : « Vous êtes le Fils du Dieu vivant ! » Pour rejoindre le Sauveur, il s'élance sur les flots.

Quand l'annonce de l'Eucharistie a fait fuir les hésitants, quand les Juifs s'exclament : « Cette parole est dure ! » Pierre, interrogé par le Maître, répond : « Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. » Pas le moindre instant, il n'a songé à abandonner Jésus. Il refuse d'abord de se laisser laver les pieds au soir du Jeudi Saint. Pour défendre son Maître, il prend même une épée. Après son reniement, il reconnaît l'énormité de sa faute. donnant à tous l'exemple d'un sincère repentir.

II. — *Le Prince des Apôtres*

Jésus disparu, Pierre fait immédiatement figure de chef. La trahison de Judas a laissé un vide dans le collège des Douze. Ce vide, il faut le combler. Pierre prend l'initiative de cette démarche et la dirige. Après l'effusion du St-Esprit, au jour de la Pentecôte, le bruit entendu autour du Cénacle fait accourir les foules. Pierre prend la parole et explique que la prédication de Joël a reçu son accomplissement. Touchés par les paroles de l'apôtre, beaucoup de Juifs demandent ce qu'ils doivent faire : — « Faites pénitence et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ pour la rémission de vos péchés, et vous recevrez le St-Esprit. » (Act., II, 38). Dociles à l'exhortation de Pierre, ils reçoivent le baptême. Trois mille âmes entrent d'un seul coup dans l'Eglise.

Un miracle va encore augmenter ce nombre. Au nom de Jésus, il commande à un boiteux assis à la porte du Temple de se lever et de marcher. Attirés par le miracle, la foule se presse. Pierre prend la parole. Beaucoup de ceux qui entendirent le discours crurent et le nombre des hommes s'éleva à environ cinq mille. Devant ces succès, grands-prêtres et sadducéens s'irritent et font arrêter les apôtres. On leur défend de prêcher. Mais Pierre déclare, au péril de sa liberté et de sa vie, qu'il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. (Act., V, 29).

Le diacre Philippe avait opéré de nombreuses conversions en Samarie. Pierre et Jean vont affermir les bonnes dispositions des nouveaux fidèles. C'est encore Pierre qui prend une initiative hardie : l'admission des païens convertis dans l'Eglise. Jusque-là, il n'avait exercé son ministère qu'en faveur des Juifs. Un centurion de Césarée reçoit du ciel l'ordre de faire venir l'apôtre. Pierre entre chez ce païen et le St-Esprit de manifester aussitôt sa présence. L'apôtre n'hésite plus : « Pouvons-nous, dit-il, refuser l'eau du baptême à ceux qui ont reçu le St-Esprit aussi bien que nous ? » Au retour, Pierre fut réprimandé par les chrétiens de Jérusalem. Il raconta ce qui s'était passé et le calme revint.

Il prend encore la parole comme chef, lors de la réunion de Jérusalem. Elle devait trancher cette question : devait-on, en plus des obligations chrétiennes, obliger les païens convertis à observer les usages juifs ? Il prononce la sentence définitive.

Emprisonné par Hérode-Agrippa et délivré miraculeusement par un ange, Pierre part pour Rome. Il y demeurera plusieurs années, étendant de là sa sollicitude sur toutes les Eglises. Puis il fut enfermé dans une prison, d'où on le tira bientôt pour le conduire au supplice. D'après la tradition, il fut crucifié la tête en bas, sur sa demande. Ce fut la fin de ses travaux et le commencement de sa gloire. Son tombeau visité au cours des siècles est devenu une source de vie et l'arc-boutant de l'ordre social.

Un matin de 1206, un jeune homme était prosterné devant les restes glorieux de S. Pierre. Il était venu à Rome faire l'apprentissage de la pauvreté. Après avoir fait ses dévotions et jeté à travers les grilles qui entouraient le saint tombeau une poignée de pièces d'or, pour compenser la parcimonie des autres pèlerins, François d'Assise sortit de la basilique, fit avec un pauvre l'échange de ses vêtements et se mit à mendier en français. Le petit pauvre d'Assise voulut que ses enfants eussent un culte spécial non seulement aux reliques de l'Apôtre, mais au Pierre toujours vivant qui gouverne l'Eglise.

Cette dévotion à S. Pierre et à ses successeurs, tous les grands saints l'ont eue. S. Ignace travailla sous la protection de S. Pierre à l'affermissement et à l'organisation de sa célèbre Compagnie. A Rome furent rédigées les Constitutions. Le saint tombeau attire tout cœur chrétien et la gigantesque coupole qui repose sur les reliques du Prince des Apôtres, n'est elle pas le symbole d'une gloire qui rayonne sur le monde entier ? Cette gloire ne passera pas. *Beatus es, Simon, Bar Jona.* Tu es bienheureux, Simon, fils de Jonas.

* *

En cette fête du Prince des Apôtres, il est tout indiqué que les catholiques aient un souvenir spécial dans la prière pour son illustre successeur. Prier pour le pape est un devoir. Ses charges sont si lourdes, ses responsabilités si accablantes ! Il est juste que ses fils l'aident de toutes leurs forces. Prier pour le pape, c'est aussi prier à ses intentions, prier pour que se réalise le vœu de Notre-Seigneur : un seul troupeau sous un seul pasteur. Ainsi soit-il.

II

LA PEUR DE LA MORT

Mes frères,

La tradition rapporte que S. Pierre, sur le point d'être arrêté et mis à mort, résolut de fuir de Rome. Peut-être était-ce pour obéir à la parole du divin

Maître qui avait dit à ses apôtres : « Lorsqu'on vous persécutera dans une ville, secouez sur elle la poussière de vos sandales et fuyez dans une autre. » Peut-être voulait-il vivre encore afin d'étendre davantage le royaume de Dieu et gagner de nouvelles âmes à Jésus-Christ. Peut-être aussi était-ce tout simplement parce que, ne se sentant pas le courage d'affronter les supplices, il avait peur de la mort.

Toujours est-il qu'il mettait son dessein à exécution et s'éloignait de Rome, quand tout à coup il se trouve en face de Notre-Seigneur venant à sa rencontre et se dirigeant vers la ville des Césars. « Eh quoi ! lui dit S. Pierre tout surpris, c'est vous, Seigneur ? Où allez-vous ainsi ? » Et le divin Maître de lui répondre sur le ton du reproche : « Je vais à Rome pour m'y faire crucifier de nouveau. » S. Pierre comprit et, tout confus, rebroussa chemin. Rentré à Rome, il y était peu après arrêté, enchaîné et descendu dans un affreux cachot appelé la prison Mamertine, que les pèlerins de Rome ne manquent pas de visiter. Quelques mois plus tard, il mourait crucifié comme Notre-Seigneur, mais par humilité demandait à l'être la tête en bas.

I

Rien d'étonnant que S. Pierre, tout saint qu'il était, ait eu peur de la mort. Nous ne devions pas mourir, Dieu nous avait créés pour vivre toujours, quelque temps sur la terre et éternellement dans le ciel. La mort est le châtiment du péché, elle est par conséquent pour nous contre nature ; voilà pourquoi elle nous répugne tant, voilà pourquoi tous les hommes ont si peur de mourir.

Toutefois la peur de la mort n'est pas inspirée chez tous par les mêmes motifs. Ceux qui ne croient à rien ont peur de mourir parce que la mort, selon eux, les rejettera dans le néant et les séparera de tous ceux qu'ils aiment. Les avares, les gens attachés aux biens de la terre ont peur de mourir parce que la mort les dépouillera de tous leurs biens ; les chrétiens ont, eux aussi, peur de mourir parce qu'ils savent qu'après leur mort ils seront jugés et que la mort décidera de leur sort pour l'éternité.

Eh bien ! contre toutes ces peurs de la mort la religion nous fournit des remèdes efficaces ; ne nous procurerait-elle que l'avantage de bannir de notre vie cette peur de la mort qui l'empoisonne et, le moment venu, de nous aider à mourir en paix, que c'en serait assez pour l'estimer et l'aimer.

Le premier motif qui fait craindre la mort à ceux qui n'ont pas la foi, c'est la pensée qu'elle va les rejeter dans le néant et les séparer à tout jamais de ceux qu'ils aiment. A leurs yeux, la mort est un gouffre profond, un abîme où les générations vont s'engloutir l'une après l'autre. D'après eux, quand on est mort tout est mort, il ne reste plus rien de l'homme, c'est comme s'il n'avait jamais existé. Or n'est-ce pas une chose horrible de se dire : « Je vis, je pense, j'aime, j'existe, je suis quelqu'un, et demain je ne serai plus rien, je serai anéanti à tout jamais. A tout jamais je serai disparu du nombre des vivants et séparé de ceux que j'aime, de ceux que j'ai connus, avec qui j'ai partagé les mêmes joies et les mêmes tristesses, je ne les reverrai plus et eux-mêmes ne me reverront plus. Nous nous aimions, des liens nous unissaient qui semblaient ne devoir jamais se rompre, or ces liens sont rompus et à tout jamais. »

M. f., n'est-il pas vrai qu'une pareille doctrine va à l'encontre de toutes les aspirations du cœur humain ? Comment ceux qui la professent ne s'effraieraient-ils pas en voyant venir la mort ?

Vous avez la foi, m. f., vous ne ressentirez donc pas en face de la mort ce désespoir et cet effroi. Vous savez que la mort n'est pas un anéantissement complet de notre être, mais seulement une séparation passagère de notre âme d'avec notre corps. Elle nous enlève momentanément à ceux que nous aimons, mais c'est pour nous réunir à ceux qui nous ont précédés dans l'éternité et qui nous y attendent. Ceux que nous laissons ici-bas viendront bientôt nous y rejoindre, et là-haut, près du bon Dieu, notre famille se retrouvera au complet. Ayant commencé de nous aimer sur la terre, nous continuerons de le faire au ciel pendant toute l'éternité.

II

Un second motif qui fait envisager la mort avec effroi, c'est qu'elle nous séparera de tout ce que nous posséderons : « *O mors, quam amara est memoria tua pacem habenti in substantiis suis !* O mort, dit l'Esprit-Saint, que ton souvenir est amer à l'homme avare et cupide qui fait consister son bonheur dans la possession de ses biens ! » (Eccli., XLI, 1).

Et en effet, quelle douloureuse pensée pour un homme qui n'a vécu que pour amasser de l'argent, des propriétés, des biens de toute sorte, que cette nécessité à laquelle il n'avait jamais songé : il faut mourir ! Pour s'enrichir plus vite, il n'a pas reculé, peut-être, devant les fraudes, les tromperies et mille injustices ; pour amasser davantage, il a abusé de ses forces et ruiné sa santé, peut-être même a-t-il sacrifié son âme et compromis son salut, et voilà qu'il faut mourir ! Il était enfin parvenu au terme de ses vœux, il se voyait enfin en possession de cette fortune si longtemps convoitée, si péniblement amassée, et il faut mourir ! Il faut laisser tout, quitter tout et paraître devant Dieu les mains vides !... Si encore cette pensée était pour lui la source de salutaires remords et faisait naître dans son cœur un tardif repentir... Mais non, il ne connut pendant sa vie d'autre dieu que l'argent, il n'en connaît pas d'autre non plus à l'heure de la mort.

Un prêtre administrait un vieil avare déjà dans le délire. Tandis qu'il l'exhortait à recevoir le moins mal possible les derniers sacrements, il le voyait porter sans cesse la main de sa bouche à son lit comme pour y cacher quelque chose sous la couverture. « Que faites-vous donc ? » lui demanda doucement un de ses parents. — « Je compte mes pièces de vingt francs, » répond-il.

L'homme attaché aux biens de la terre a peur de mourir. Oh ! il a bien raison, car la mort, après l'avoir dépouillé de tout, le jettera sans ressource devant le tribunal de Celui qui a dit : « Malheur aux riches, car il leur sera aussi difficile d'entrer au ciel qu'à un chameau d'entrer par le trou d'une aiguille ! »

M. f., voulons-nous être affranchis de cette peur de la mort quand nous quitterons ce monde ? Ne nous attachons pas aux biens de la terre. Si le bon Dieu nous les refuse ou ne nous les départit pas aussi largement qu'à d'autres, n'en soyons pas jaloux, n'en soyons pas chagrins, le riche n'en emportera pas plus que nous. Un suaire et quatre planches sont tout ce qui lui restera, comme à vous, de toute sa fortune. Il aura beau avoir possédé de vastes propriétés, six pieds de terre au cimetière seront un jour tout son domaine. Si le bon Dieu nous a rendus riches, au contraire, ne nous attachons pas avec excès aux biens que nous possédons, ne nous en considérons que comme les fermiers passagers, les usufruitiers provisoires, le bon Dieu ne fait que nous les prêter et nous les laisserons en quittant la terre. Mettons notre soin à amasser des biens plus précieux, des richesses plus durables qui nous suivront au sortir de ce monde et nous ouvriront les tabernacles éternels. Si tel a été le souci de toute notre vie, nous verrons venir la mort sans peur, nous sortirons de ce monde sans crainte.

III

Cependant, me direz-vous, les saints, qui croyaient à une autre vie et employaient la vie présente à s'y préparer, avaient, eux aussi, peur de la mort. S. Paul, que nous honorons aujourd'hui en même temps que S. Pierre, ne disait-il pas : « Je travaille à mon salut avec crainte et tremblement... Je châtie mon corps et le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché et sauvé les autres, je ne sois moi-même damné... Je ne me sens aucune faute sur la conscience, mais je ne crois pas mon salut assuré pour cela. » Les saints avaient peur de la mort et redoutaient le jugement qui la suit, comment n'en aurions nous pas peur nous-mêmes ?

Quand les saints parlaient de la sorte, ils n'avaient pas peur de mourir. La preuve en est que le même S. Paul souhaitait de mourir lorsqu'il disait : « *Cupio dissolvi et esse cum Christo !* Combien je voudrais mourir et aller régner avec Jésus-Christ ! » Les saints n'avaient pas peur de mourir, mais ils avaient peur de mal mourir, de mourir sans être en état de grâce, ce qui est bien différent ! Ressentir cette peur est une grande grâce, car avoir peur de mal mourir est le plus sûr moyen pour bien mourir et n'avoir plus de raison, par conséquent, d'avoir peur de mourir. Si nous craignons de mal mourir, en effet, nous aurons bien soin d'éviter le péché qui compromettrait notre salut ; lorsque nous avons eu le malheur de le commettre, nous nous hâterons de nous en purifier et de nous remettre en grâce avec Dieu. Si nous avons peur de mal mourir, nous combattrons nos passions, nous résisterons aux tentations, nous fuirons les désordres de toute sorte, les amusements coupables, les mauvaises compagnies. La pensée de la mort qui peut nous surprendre à tout instant sera pour nous le meilleur frein sur la pente du mal et le meilleur stimulant dans la pratique du bien. Nous souvenant que la vie est courte et que la mort vient tous les jours, nous nous hâterons d'amasser des mérites, sans remettre à plus tard pour le faire, nous nous hâterons de servir Dieu et de nous assurer une heureuse éternité.

Malgré tout cela, nous resterons sans doute de pauvres pécheurs, mais S. Pierre et S. Paul le furent avant nous ; tous les saints furent des pécheurs comme nous, mais la peur de la mort les a convertis et la mort humblement et volontairement acceptée en a fait de grands saints. Que la peur de la mort produise en nous les mêmes effets et nous deviendrons de grands saints comme eux. Ainsi soit-il.

COURS DE PRONES SUR LES EVANGILES

XL

4e Dimanche après la Pentecôte

« SANS MOI VOUS NE POUVEZ RIEN »

Mes frères,

La première pêche miraculeuse dont l'Evangile d'aujourd'hui nous présente le récit (la seconde aura lieu après la résurrection du Sauveur), est l'image de la pêche spirituelle à laquelle Notre-Seigneur convie ses apôtres lorsqu'il dit à S. Pierre : « Ne crains rien, désormais tu seras pêcheur d'hommes. » Mais elle est l'image aussi de la pêche que nous devons faire nous-mêmes en amassant au cours de notre vie de nombreux mérites qui nous vaudront, au sortir de ce monde, une belle place au ciel. Ces mérites, c'est seulement avec le concours de Dieu que nous les acquerrons, comme c'est avec le concours de Notre-Seigneur et sur son ordre que s'est empli de poissons le filet des apôtres.

I

Cette pêche miraculeuse, ai-je dit, est tout d'abord l'image de la pêche des âmes que Notre-Seigneur va confier à ses apôtres. Ceux-ci n'avaient pas encore tout quitté pour suivre Jésus, ils possédaient encore leurs barques et leurs filets et s'en servaient la nuit, plus favorable à la pêche que le jour, pour gagner leur pain quotidien et celui de leur famille. La pêche n'était pas toujours fructueuse et, en particulier durant la nuit dont parle notre Evangile, les apôtres avaient beaucoup travaillé et peiné sans rien amener dans leurs filets que des pierres et des herbes sous-marines qu'ils enlevaient précisément quand Jésus les aborda.

Pourquoi cet insuccès malgré leurs efforts ? Comme rien n'arrive sans l'ordre ou la permission

de Dieu, on peut dire que c'est parce que Dieu l'avait voulu ainsi. Et c'est pour faire toucher du doigt à ses apôtres la grande part qu'a Dieu dans tous nos travaux et toutes nos réussites, qu'après leur insuccès de la nuit il leur commande de jeter leurs filets et que les poissons, sur son ordre, s'y précipitent et les emplissent au point d'en rompre les mailles.

Les apôtres ne s'y trompent pas et attribuent tout de suite à la présence de Jésus au milieu d'eux cette pêche aussi inexplicable qu'inespérée. « Quel est donc celui-ci auquel les vents et la mer obéissent? » disaient-ils quand le Sauveur apaisa la tempête qui allait les engloutir. Aujourd'hui ils se posent la même question : « Quel est donc celui-ci auquel les poissons obéissent si docilement qu'ils accourent des extrémités et des profondeurs du lac pour emplir nos filets ? » Il ne peut être que le Maître de la nature, il ne peut être que Dieu ; et sentant combien il est indigne de le posséder sur sa barque et de vivre à ses côtés, S. Pierre s'écrie au nom de tous : « Seigneur, éloignez-vous de moi, car je suis un pécheur. »

Ce double acte de foi et d'humilité plaît à Notre-Seigneur et il en récompense ses apôtres en les appelant de nouveau à sa suite et en leur révélant l'apostolat auquel il les destine : « Ne crains rien, dit-il à Simon-Pierre, désormais tu seras pêcheur d'hommes. »

Et en effet le jour vient où il ne leur dira plus : « Poussez au large et jetez vos filets pour pêcher, » mais : « Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé, celui qui ne croira pas sera condamné. » La divine parole, les promesses de la vie éternelle, voilà l'appât, la céleste amorce qu'ils offriront aux âmes pour les attirer dans leur filet, je veux dire l'Eglise, hors de laquelle il n'y a point de salut. Et comme Jésus-Christ a promis d'être sans cesse avec eux dans cette pêche : « Voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles, » quelle pêche miraculeuse eux et leurs successeurs vont effectuer, de combien d'âmes ils vont enrichir l'Eglise et peupler le ciel ! Puissions-nous, m. f., être du nombre !

II

Mais pour cela il nous faut, nous aussi, pêcher, amasser, au cours de notre vie, de nombreux mérites. Combien, au sortir de ce monde, auront comme les apôtres beaucoup peiné et travaillé au cours de leur existence, et comme eux n'auront rien pris, rien fait de méritoire pour le ciel et paraîtront devant Dieu les mains vides ! Pourquoi ?

C'est d'abord parce qu'ils auront travaillé dans la nuit, séparés de Dieu par le péché mortel. Pour accomplir en effet des œuvres méritoires, il faut être en état de grâce, être dans l'amitié du bon Dieu. Accomplirions-nous les actes les plus beaux, les plus dignes d'éloges aux yeux des hommes, tels que faire la charité aux pauvres, rendre service à notre prochain, prier, jeûner même, si nous faisons tout cela en état de péché mortel, ce sont des œuvres mortes qui ne nous seront pas comptées pour le ciel.

Combien, même de chrétiens, sont dans ce cas ! Combien sont secourables à toutes les misères, empressés à rendre service, bons fils, bons époux, bons pères de famille, combien se donnent une peine infinie pour élever leurs enfants et pourvoir aux besoins de leur foyer, combien même sont exacts à prier matin et soir et viennent aux offices chaque dimanche, mais ne font pas leurs pâques et passent toute leur vie sans s'approcher du sacrement de pénitence ! Hélas ! toutes les bonnes œuvres qu'ils auront faites, toute la peine qu'ils se seront donnée ne leur seront d'aucun profit pour le ciel. Elles leur vaudront, espérons-le, la grâce de recevoir les sacrements avant de mourir, mais il n'en est pas moins vrai qu'ils n'obtiendront pas au ciel la riche récompense que tant de bonnes œuvres leur auraient méritée si elles avaient été vivifiées par la grâce de Dieu.

Vous voyez, m. f., comment, si vous ne voulez pas perdre votre temps, comme les apôtres, il faut demeurer dans la grâce de Dieu et combien il importe de vous confesser au plus tôt quand vous avez eu le malheur de commettre quelque péché grave qui vous l'a fait perdre.

III

Posséder Dieu dans vos cœurs par la grâce comme les apôtres possédaient Notre-Seigneur avec eux sur leur barque, est un premier moyen de faire comme eux une pêche fructueuse, c'est-à-dire de rendre vos œuvres méritoires pour le ciel. Un second moyen est d'avoir, en faisant ces œuvres, l'intention d'accomplir la sainte volonté de Dieu et de lui plaire. C'est pour obéir à Notre-Seigneur et pour lui plaire que les apôtres ont, malgré leur peu d'espoir, jeté leurs filets : « Maître, nous avons travaillé toute la nuit et nous n'avons rien pris, lui dit Simon, mais sur votre parole je vais jeter le filet. » Et Notre-Seigneur récompense leur obéissance et leur confiance en emplissant de poissons leurs filets.

M. f., notre tâche est parfois bien modeste et nos devoirs d'état bien vulgaires ; n'importe si en les accomplissant nous faisons la volonté de Dieu ! Le mérite ne consiste pas à faire des œuvres relevées ou extraordinaires, mais à bien faire celles que le bon Dieu nous impose dans l'état où il nous a mis. Si humble. donc, que soit notre condition, acquittons-nous fidèlement de nos occupations quotidiennes, faisons-le pour obéir à Dieu, pour plaire à Dieu, offrons-lui fréquemment les fatigues qui en sont la suite, et toutes nos actions deviendront extrêmement méritoires.

Ah ! quel trésor amassent au cours de toute une vie l'ouvrier, la mère de famille qui surnaturalisent ainsi leurs travaux et leurs occupations, qui peinent, sans doute, pour gagner leur pain quotidien et élever leur famille, mais qui ne bornent pas là leurs ambitions, qui, plus encore que le salaire temporel, ont en vue l'éternelle récom-

pense promise par Dieu à ceux qui font sa sainte volonté !

Soyons de ceux-là, m. f., livrons-nous à nos travaux habituels, vaquons à nos affaires, donnons à notre esprit le délassement qu'il réclame, à notre corps le repos et la nourriture dont il a besoin, et nos travaux, nos fatigues comme notre repos, nos peines comme nos plaisirs eux-mêmes, sanctifiés par notre union avec Dieu, par notre conformité à sa sainte volonté, par l'offrande que nous lui en ferons chaque jour, empliront nos mains au sortir de ce monde et nous vaudront une belle récompense au ciel. Ainsi soit-il.

XLI

5e Dimanche après la Pentecôte

SOYONS CHARITABLES DANS NOS PENSÉES, NOS PAROLES ET NOS ACTES

Mes frères,

L'Evangile d'aujourd'hui est tiré du sermon sur la montagne, rapporté par l'apôtre S. Mathieu. Pressé de toutes parts par une foule immense, Notre-Seigneur, afin d'en être mieux vu et entendu, était monté sur une montagne et, du haut de cette chaire bien digne d'un Dieu, il promulguait la Loi nouvelle qu'il était venu apporter au monde, comme jadis, du haut du Sinaï, Jéhovah avait promulgué la Loi mosaïque. Le divin Maître prévient ses auditeurs qu'il n'est pas venu détruire celle-ci, du moins dans sa partie morale contenue dans le Décalogue, mais au contraire la sanctionner à nouveau et lui rendre sa perfection primitive, en la débarrassant des interprétations étroites qui en avaient faussé l'esprit. Par la faute des scribes et des pharisiens auteurs et défenseurs fanatiques de ces interprétations, les obligations les plus graves de la Loi de Dieu étaient niées ou méconnues et remplacées par des prescriptions souvent fort pénibles et que Dieu n'avait jamais édictées.

Dans notre Evangile, Jésus avertit donc ceux qui l'écoutent, et en leur personne les chrétiens de tous les siècles, que leur justice, c'est-à-dire leur façon d'observer la Loi, doit être plus parfaite que celle des pharisiens, s'ils veulent être sauvés. Et précisant davantage, du moins en ce qui concerne la pratique de la charité envers le prochain, il leur montre comment, mieux que les pharisiens qui se contentaient de ne pas verser le sang, ils devront observer cette charité dans leurs pensées, dans leurs paroles et dans leurs actes.

I

Qu'étaient donc les scribes et les pharisiens dont il est si souvent parlé dans les saints Evangiles ?

Les scribes étaient des Juifs qui passaient leur temps à transcrire et à expliquer les livres saints dont ils avaient fait une étude spéciale, d'où leur titre de docteurs de la Loi.

Les pharisiens étaient des Juifs fort attachés au passé d'Israël et à ses traditions. Ils affectaient d'observer avec le plus grand scrupule les prescriptions extérieures de la Loi. Ils jeûnaient deux fois la semaine en ayant bien soin que tout le monde le constate ; ils faisaient d'abondantes aumônes sous les yeux de la foule, priaient debout dans le Temple ou les synagogues ou même au coin des rues et des places, payaient la dîme même de la menthe et du cumin qu'ils récoltaient. Aussi étaient-ils considérés comme de grands saints par leurs compatriotes.

C'était bien là ce qu'ils voulaient, car en tout cela c'était l'estime des hommes plus que celle de Dieu qu'ils recherchaient. Et la preuve, c'est qu'en même temps qu'ils se livraient à ces pratiques extérieures, ils violaient la loi de Dieu sur les points les plus graves. Ils regardaient comme un crime de ramasser un brin de paille ou de guérir un malade le jour du sabbat, et ils profanaient sans remords ce même jour en formant des intrigues contre Jésus. Ils n'auraient point voulu se mettre à table sans se laver les mains, mais n'avaient pas honte de manquer de respect à leurs parents. On les verra refuser d'entrer dans le palais de Pilate, de peur de se souiller, mais ils ne se feront aucun scrupule de demander et de faire demander à grands cris la mort de l'Innocent. On conçoit que Notre-Seigneur estime une pareille sainteté insuffisante pour aller au ciel et conseille à ses auditeurs de viser, de tendre à une sainteté de meilleur aloi.

Et cependant, m. f., malgré les avertissements du Sauveur, n'y aurait-il pas encore des pharisiens parmi nous ? Tels ces chrétiens, ces chrétiennes qui pour rien au monde ne manqueraient aux offices, n'omettraient un exercice de piété, ne voudraient laisser une seule de leurs nombreuses prières quotidiennes, mais qui en même temps ne se gênent pas pour commettre des injustices, médire, critiquer leur prochain. Ces autres dont toute la religion consiste en pratiques moins pieuses que superstitieuses, qui sont à l'affût de toutes les dévotions nouvelles, sont de toutes les associations, de tous les groupements, mais en même temps refusent de suivre les directions de leur pasteur, critiquent ses conseils, blâment sa juste sévérité sous prétexte qu'elle n'est plus de notre temps et rend la religion impraticable, tous ces chrétiens, toutes ces chrétiennes ne sont-ils pas plus ou moins des pharisiens ? Et ces fameux honnêtes gens qui prétendent, comme les pharisiens, avoir accompli toute la Loi parce qu'ils n'ont ni tué ni volé, mais qui ont fait tout le reste, Notre-Seigneur ne pourrait-il dire d'eux comme des pharisiens : « Si votre justice, votre sainteté n'est pas plus grande que la leur, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux » ?

II

Dieu, qui a créé le cœur humain, en connaît les misères et les tristes tendances. Il sait que c'est dans le cœur de l'homme que naissent les mauvaises pensées et que se forment les mauvais desseins. Aussi, désireux de supprimer le mal dans sa racine, il ne défend pas seulement les fautes

extérieures, mais encore les fautes intérieures qui y conduisent. Pour nous borner au précepte de la charité envers le prochain, le seul mentionné dans l'Evangile d'aujourd'hui, les pharisiens, prenant à la lettre le cinquième commandement : « Tu ne tueras point, » par lequel Dieu avait défendu le meurtre, s'imaginaient qu'il suffisait pour l'observer de ne point enlever la vie au prochain, et que, cela fait, il leur était permis d'éprouver contre lui des sentiments de colère, d'entretenir des sentiments de vengeance, voire même de l'insulter et de lui ravir ainsi son honneur et l'estime du monde.

Jésus, dans notre Evangile, réforme leur manière de voir : « Vous savez, leur dit-il, qu'il a été dit à vos ancêtres : « Vous ne tuerez point et celui qui aura tué sera traduit devant le tribunal. » Mais moi je vous dis : « Quiconque se mettra en colère contre son frère sera lui aussi traduit devant le tribunal, » non pas peut-être devant le tribunal des hommes, qui ne peuvent lire au fond des cœurs, mais devant le tribunal de Dieu, au jour du jugement. Celui dont la colère se répandra en injures, qui traitera son frère d'homme de rien, commettra une faute plus grave encore et méritera dès lors un châtiment plus sévère, comme est plus sévèrement puni celui dont la faute le rend justiciable non pas seulement des tribunaux ordinaires, mais du grand Conseil, du tribunal central, le Sanhédrin. Mais les injures elles-mêmes sont plus ou moins outrageantes, causent plus ou moins de tort à ceux qui en sont l'objet et méritent dès lors à leur auteur une peine plus sérieuse. Il en est une qui, en Orient, était particulièrement infamante, c'était celle qui consistait à traiter de fou le prochain. Notre-Seigneur déclare que ceux qui l'infligent à leurs frères sont dignes du supplice du feu.

Chez les Juifs, les peines étaient variées et proportionnées à la gravité du crime. Les peines inférieures étaient infligées aux crimes ordinaires et prononcées par des tribunaux de sept membres établis dans toutes les bourgades ; les crimes plus odieux étaient justiciables du Sanhédrin qui prononçait contre leurs auteurs la peine de la lapidation. En déclarant les péchés de colère et d'injures passibles de ces différentes peines, Notre-Seigneur fait entendre à ses auditeurs que l'homicide n'est pas le seul crime proscrit par le cinquième commandement et que les péchés qui y conduisent : la colère, les désirs de vengeance, les injures, peuvent revêtir la même malice aux yeux de Dieu et mériter au jour du Jugement un châtiment aussi sévère.

III

En bon médecin, Jésus ne veut pas seulement prévenir le mal en proscrivant ses causes, il a à cœur de le guérir en supprimant ses suites, et c'est dans ce but qu'à ceux qui ont offensé leur prochain il fait une obligation d'aller au plus tôt se réconcilier avec ce prochain. « Si, dit-il, présentant votre offrande à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez-la devant l'autel et allez d'abord vous réconcilier avec votre frère ; ensuite vous reviendrez présenter votre offrande. »

L'offrande dont parle ici Notre-Seigneur, ce sont les prières que nous adressons à Dieu, les bonnes œuvres que nous faisons, les aumônes que nous versons aux pauvres ou même à l'église de notre paroisse pour l'entretien du culte divin, les messes que nous faisons célébrer. Toutes ces offrandes sont agréables à Dieu et méritoires pour nous, mais à une condition : c'est qu'elles partent d'un cœur où règne la charité, non seulement envers Dieu, mais envers le prochain. Si donc nous avons offensé, contristé celui ci par nos paroles ou notre conduite, commençons par lui faire oublier nos torts. Dieu s'identifie avec lui, puisqu'il nous ordonne d'aimer notre prochain pour l'amour de lui. Or de même qu'il exige pour nous pardonner que nous commencions par pardonner à ceux qui nous ont offensés, ainsi, pour accueillir nos offrandes de bon cœur, il veut que nous lui fassions oublier nos manquements à la charité en nous réconciliant avec nos frères.

Quelle belle religion que la nôtre, m. f., et comme on s'aimerait davantage si on la pratiquait mieux ! Comme on s'accorderait dans les familles et dans chaque village si on avait soin d'éviter tout ce que Notre-Seigneur nous signale et nous défend comme pouvant troubler la paix entre nous, si en tout cas, lorsqu'elle a été ébranlée, nous avions aussitôt l'humilité de reconnaître et de réparer nos torts ou la générosité d'oublier ceux des autres ! Agissons ainsi, et notre justice sera telle qu'elle nous ouvrira un jour le royaume des cieux. Ainsi soit-il.

POUR LES PREMIERS VENDREDIS

IX

Juillet

LE PRÉCIEUX SANG

SOMMAIRE. — 1° Etat de l'homme par suite du péché d'Adam ; Jésus le tire de ce triste état par l'effusion de son sang.

2° Et le sang de Jésus continue à couler sur l'humanité : son action sanctificatrice dans les âmes.

3° Et cette source de salut est à notre disposition : il ne dépend que de nous d'y puiser.

Mes chers enfants,

En ce premier vendredi du mois de juillet, je veux vous parler du précieux sang de Jésus, versé avec un amour infini par le Cœur sacré du Fils de Dieu.

I

La situation de l'homme, par suite du péché de notre premier père, était devenue on ne peut plus lamentable. Autant il aurait été l'objet d'un traitement de faveur de la part de Dieu, si ce péché n'avait pas été commis, autant, après la prévarication, ayant perdu l'amitié de Dieu, il était tombé, au point de vue de la grâce surnaturelle, dans la détresse et le dénuement.

Désormais, au lieu d'être enfant de Dieu, et enfant de Dieu non pas seulement au même titre que les autres êtres, mais par une filiation spéciale, il était l'esclave du démon, totalement sou-

mis à sa domination. Au lieu d'être l'héritier du royaume de Dieu, destiné à la vision béatifique, étant rejeté par Dieu, les portes du ciel lui étaient fermées. Au lieu d'être revêtu de la grâce divine, qui l'aurait élevé au-dessus de la simple nature, il était déchu et il n'offrait plus que le triste spectacle de l'opulence ruinée. Sans le péché d'Adam, son esprit et son cœur se seraient portés naturellement vers le bien, le beau, le vrai; après ce péché, ce sont le mal et l'erreur qui prédominent en lui.

Qui va le tirer de ce triste état et lui rendre, au moins en partie, les privilèges que Dieu lui avait destinés à son origine? Votre pensée devance ma parole: C'est Jésus. Et comment va-t-il payer la dette du péché? Comment va-t-il faire rentrer l'homme dans l'amitié de Dieu? En versant son sang par amour pour lui.

Et voyez quelle n'a pas été l'intensité de son amour! Il lui aurait suffi, pour apaiser la colère du ciel, d'un simple abaissement; il lui aurait suffi de verser une seule goutte de son sang divin et la réparation aurait été infiniment surabondante. Mais son amour pour nous l'a porté à faire de soi un don complet, un don sans réserve: il a donné ce qu'il avait de plus précieux, il a donné son sang, tout le sang de ses veines, au point que, sous le coup de la lance du soldat, il ne coula de son cœur qu'un peu de sang, mêlé d'eau.

Le sang, c'est la vie, c'est l'élément essentiel de notre corps: par conséquent, quand on donne son sang, on donne plus que son temps, sa peine, ses biens, on se donne soi-même, on donne sa vie. Lui versé, il ne reste plus rien. L'effusion de son sang, c'est donc la plus grande marque d'amour que l'on puisse donner. Et cette marque d'amour, Jésus Dieu-homme nous l'a donnée. O amour, ô amour, comment refuserions-nous de vous payer de retour!

II

Mais ce fleuve rédempteur qui a coulé de la sainte humanité de Jésus-Christ pour laver les crimes des hommes, a-t-il arrêté son cours, une fois la réconciliation opérée, ou bien continue-t-il à répandre ses ondes salutaires et fécondes? Oui, il continue à les répandre: ces sources de salut sont toujours ouvertes. Mieux que la terre n'est fertilisée par les pluies ou par les cours d'eau qui la sillonnent, les âmes sont fécondées par la bienfaisante rosée qui continue à tomber des plaies du Crucifié, au point que la variété incroyable de plantes, d'herbes, de fleurs, de fruits que porte la surface terrestre, n'est rien en comparaison des fruits de vertu que produit le Précieux Sang.

De pieuses pensées s'élèvent dans notre âme; elles nous entretiennent de Dieu, du ciel, de nos destinées, de nos devoirs; qui les y fait naître? — Notre cœur est entraîné vers le mal et il s'en détourne, malgré les passions, malgré les séductions de toutes sortes; d'où lui vient cette force de résistance? — La pureté nous apparaît comme la plus aimable des vertus; le vice opposé est à nos yeux vil et dégradant; qui nous donne dans un cœur de chair cette délicatesse angélique? — Nous luttons contre les mauvais instincts qui grondent au fond de notre être; mais cette lutte, quoique vainqueurs, nous devons la recommencer chaque jour; qui renouvelle notre énergie et nous empêche de tomber dans le découragement? — Nous aimons notre prochain et, loin de chercher à lui faire du tort, nous lui procurons aide et secours, nous nous réjouissons de ses succès, nous compatissons à ses infortunes; qui fait taire ainsi nos égoïsmes et nos jalousies?

Pour expliquer la vertu, ne me parlez pas de l'honnêteté naturelle; quelque efficacité que lui attribuent des rationalistes de mauvaise foi, elle est impuissante à rien produire de sérieux, de solide. Quel est donc le secret de ces vertus pratiquées, non pas seulement parmi ceux qui par état sont voués à une vie pieuse et sainte, mais dans tous les genres de vie, dans toutes les conditions? Quel est le secret de ces millions d'actes méritoires, accomplis à chaque instant sur la terre, et qui s'élèvent continuellement, comme un encens d'agréable odeur, vers le trône de Dieu? Ce secret, c'est la vertu sanctificatrice du Précieux Sang, auquel s'ouvrent ces âmes. Voilà la source des bonnes pensées et des bons mouvements intérieurs; voilà la cause vivificatrice qui explique tout bien ici-bas; hors d'elle, il n'y a que défaillance et perversité; avec elle, au contraire, c'est la vertu, et la vertu souvent poussée jusqu'à la sainteté et l'héroïsme.

III

Or, voyez avec quelle bonté et quelle miséricordieuse prévoyance ces sources de salut ont été mises à notre disposition! Si ces moyens de régénération n'avaient été établis que dans un seul endroit de la terre, quel grand bienfait cependant ce serait déjà et avec quel zèle nous devrions entreprendre ce pèlerinage, pour aller y chercher pardon et force! S'il avait été fixé qu'on ne devrait y avoir recours qu'une fois dans la vie, ne serait-ce pas encore une faveur merveilleuse et la preuve d'une extrême condescendance? Or ce qui a été fait dépasse ce qu'on aurait pu attendre; c'est en tout lieu, à chaque instant que la grâce du Précieux Sang nous est communiquée; nous n'avons qu'à la demander avec foi, d'un cœur sincère; à chaque demande, elle descend avec abondance dans nos âmes. Mais elle nous est surtout communiquée par sept canaux, admirables créations de la sagesse divine: ce sont les sept sacrements, par qui se fait en nous une spéciale effusion mystique du sang de Jésus.

Que dis-je: effusion mystique? L'un d'eux a une vertu plus merveilleuse encore. Car c'est le sang même de Jésus que nous buvons dans le calice, c'est ce sang que nous recevons aussi sous les apparences de la blanche hostie. Ce sang est toujours contenu dans la sainte humanité de Jésus-Christ et il partage avec elle au ciel les hommages de la cour céleste. Mais, en vertu de la consécration, il est en même temps présent sur nos autels avec le corps, l'âme et la divinité de notre Rédempteur; et quand nous le recevons par la sainte communion, il se mêle à notre sang, pénètre notre être et en vivifie toutes les puissances. O merveille, ô prodige de l'amour de Dieu pour nous sanctifier et nous faire obtenir le ciel!

* *

Et cependant combien peu les hommes songent à honorer ce Précieux Sang, qui a été le prix de leur rançon, combien peu ils songent à profiter des biens spirituels qu'ils pourraient en obtenir! Hélas! nous voyons se reproduire parmi nous ce qui se passa à Jérusalem, le jour du grand Vendredi. Partout où le sang de Jésus était tombé, des anges invisibles se prosternaient à terre dans la plus profonde adoration: pendant ce temps, la foule passait à côté de ce sang, indifférente, sans émotion, sans respect, peut-être même s'en éloignant avec un sentiment de répulsion. Eh bien! la foule actuelle des hommes montre trop souvent la même indifférence et parfois la même hostilité.

Nous du moins ne leur ressemblons pas: rendons un vrai culte d'honneur au Précieux Sang; invoquons-le par de fréquentes prières; disons-lui: « Sang de Jésus, sang de l'Homme-Dieu, nous vous adorons. — Sang de Jésus, prix de notre Rédemption, à vous notre plus vive reconnaissance. — Sang de Jésus, sang purificateur, lavez nos âmes des taches du péché. — Sang de Jésus, principe de sainteté, aidez-nous à produire les

fruits de vertu que Jésus veut trouver en nous. — Sang de Jésus, marquez dès ici-bas nos fronts du signe de salut qui, après notre mort, nous ouvrira les portes du ciel. » Ainsi soit-il.

MOIS DE MARIE

XIX

LE TRAVAIL A NAZARETH

Mes frères,

Il y a dans la vie cachée de la Sainte Famille à Nazareth de nombreuses leçons, peu comprises trop souvent, même des chrétiens. Après qu'ils eurent retrouvé Jésus, nous dit S. Luc, l'Enfant divin « descendit avec eux et vint à Nazareth, et il leur était soumis. » (Luc, II, 51). Il descendit. Il ne voulut pas se rendre dans une grande cité, à Rome, ou même demeurer dans la Ville sainte, où sa sagesse avait étonné les docteurs. Il descendit sans y être obligé, il choisit de vivre dans l'obéissance, sous la direction de deux saints sans doute, de Marie et de Joseph, alors que pourtant sa sainteté surpassait la leur. Il veut obéir à Marie, être docile aux leçons de S. Joseph, s'adonner au travail manuel, à un travail dur, pénible, alors qu'il eût semblé beaucoup plus utile au monde de l'enseigner, de lui montrer ses erreurs et de le conduire dans le bon chemin. Les artistes aiment à représenter la Sainte Famille au travail, l'Enfant Jésus aidant S. Joseph dans sa besogne, Marie, laborieuse elle aussi, sa quenouille à la main. Méditons aujourd'hui sur les avantages du travail.

I. — *Le travail est un moyen d'expiation*

Il ne serait pas exact de penser que le travail est imposé seulement comme une loi de pénitence aux hommes pécheurs. Adam, avant d'avoir désobéi à Dieu, travaillait. Créé à l'image du Seigneur, il devait imiter son Maître divin, qui le premier, au témoignage de la Sainte Ecriture, a travaillé. Pendant une période très longue, des milliers et des milliers d'années probablement, le Tout-Puissant organisa le monde avec toutes ses merveilles et son admirable beauté. Ce fut l'œuvre des six jours. Après quoi, Dieu se reposa. Son œuvre était achevée.

Adam fut placé par le Très-Haut dans le paradis terrestre, non seulement pour en jouir, mais pour le travailler. Ce travail toutefois n'avait rien de pénible, c'était un agréable passe-temps. Depuis la faute du premier homme, le travail est devenu pénible, fatigant. « C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras du pain, jusqu'à ce que tu retournes à la terre. » (Gen., III, 19).

Le travail est pénible, mais il n'est strictement obligatoire que dans la mesure où l'homme doit gagner sa vie ou fuir l'oisiveté. Que les hommes qui doivent travailler ne s'en plaignent pas trop. Le travail est en effet un moyen d'expier ses défaillances, ses péchés. Le péché est une injure faite à Dieu, injure dont la laideur apparaît mieux dès que l'on établit un parallèle entre la majesté divine et la misère de l'insulteur.

Le pécheur, en refusant de se soumettre aux lois établies par Dieu, s'oppose au domaine absolu de Dieu sur toutes choses, lèse ses droits divins. Le pécheur est aussi cause des terribles souffrances de la Passion. Pour expier le péché, le Sauveur a reçu le baiser de Judas, les insultes de la populace, les mauvais traitements des soldats, le reniement de Pierre. Pour expier le péché, le Sauveur a dû boire le calice d'amertume, qui lui fut présenté au jardin de l'agonie. Comment le péché se répare, le Maître l'a montré ; à nous de prendre notre croix et de le suivre.

Ainsi firent de tout temps les moines. Ils s'imposèrent d'interrompre leur repos, la nuit, pour chanter la louange de Dieu ; ils se sont privés du confort, ont voulu souffrir du froid, dormir sur une méchante paillasse et ne pas manger toujours à leur faim. Sans les suivre jusque là, les bons chrétiens s'efforcèrent, eux aussi, de se mortifier et de faire pénitence, au moins pendant le Carême et à certains autres jours de l'année. Le mode de pratiquer la pénitence peut varier, mais l'obligation demeure.

A Lourdes, à Pontmain, la T. S. Vierge a rappelé l'enseignement de son Fils trop oublié. Il n'y a pas en effet un christianisme avec des clous, des épines, la croix, et un autre qui permet de s'accorder toutes les jouissances. « Si quelqu'un veut être mon disciple, il doit prendre sa croix, » c'est une obligation.

Or parmi les moyens mis providentiellement à la disposition des chrétiens pour expier leurs péchés, il y a le travail. Entrons à Nazareth. Devant son établi, Joseph peine et souffre, la sueur coule de son front, ses mains sont des mains durcies de travailleur. Joseph n'envie pas de plus fortunés ; lui, descendant de famille royale, il se souvient de la triste histoire du premier homme et de la pénitence imposée par le Tout-Puissant : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage. » Il est heureux d'offrir à Dieu ses fatigues. Près de lui, la T. S. Vierge travaille aussi.

Quelle différence entre le travail ainsi envisagé sous cet angle chrétien et celui que ne vient élever aucune pensée religieuse ! Une même sueur coule du front de l'ouvrier chrétien et de celui qui n'a pas la foi. L'ouvrier chrétien pense à Nazareth, au divin Ouvrier, à Marie, à Joseph. Il n'est pas esclave de son travail, il l'accepte, il l'aime, il y voit le moyen de gagner honnêtement sa vie et celle des siens, un moyen de faire son salut, d'expier ses péchés. L'incroyant, lui, est choqué de la richesse qu'il voit ailleurs ; l'envie le ronge, la haine gonfle son cœur. Il veut sa part des biens de ce monde et de repos. Dans l'autre vie il n'attend rien, il lui faut donc son ciel ici-bas. Quelle noble tâche donc de rendre aux foules besogneuses leur foi, d'améliorer le sort matériel des travailleurs, car un minimum de bien-être est nécessaire pour faire son salut, mais plus encore de rendre ce qui manque à ceux qui travaillent : l'idée de la noblesse du travail, de sa grandeur !

II. — *Le travail chrétien ennoblit*

Avant Notre-Seigneur, le travail manuel était considéré comme une chose honteuse ; le travailleur était méprisé. Les hommes libres eussent regardé comme un déshonneur de manier un outil. Les esclaves, c'est-à-dire ces pauvres êtres moins estimés par leurs propriétaires que des bêtes de somme, les esclaves seuls travaillaient des mains. La sculpture antique nous a laissé quelques spécimens de ces esclaves au travail. Ainsi, au Louvre, peut-on voir quatre esclaves égyptiens attelés à une charrue comme des animaux. L'histoire nous apprend le triste sort des esclaves de Rome. Pauvres loques humaines ! Il est facile de comprendre qu'elles aient parfois cherché dans le suicide un moyen d'abréger leur vie d'enfer.

Chez les Juifs, par contre, le travail manuel fut toujours regardé avec honneur et les plus savants eux-mêmes ne dédaignaient pas de s'y livrer. Dans la maison de Nazareth, Jésus exerce le métier de charron, de charpentier, fabriquant pour ses compatriotes les jougs, les charrues, les meubles, la table qui rassemble la famille pour le repas, le coffre où l'on ramasse les vêtements, la huche où se garde le pain. Les premiers chrétiens conservaient comme des reliques tous ces humbles objets qu'avaient façonnés les mains divines de Jésus et celles de son père nourricier. Qui oserait désormais contester sa dignité au travail manuel, depuis que les mains de Jésus l'ont ennobli ? A Nazareth, il n'y avait pas de domestique, la T. S. Vierge vaquait elle-même au soin du ménage, allant à l'unique fontaine puiser l'eau, faire les achats.

Quand, laissant son établi, Jésus devint docteur des foules et commença d'enseigner, ses compatriotes ne pouvaient s'empêcher de remarquer : « N'est-ce pas notre charpentier ?... Ses cousins Jacques... Simon, n'habitent-ils pas parmi nous ? » Pour collaborer avec lui, Jésus prend des travailleurs. Il ne faut donc pas s'étonner qu'à l'exemple de Jésus et de Marie les chrétiens n'aient pas rougi de travailler humblement. Dans les siècles passés, riches seigneurs, nobles dames, en se retirant dans les monastères, s'y livraient aux travaux des champs, maniaient la bêche ou conduisaient la charrue, épluchaient les légumes, faisaient la cuisine. Quelle besogne eût répugné à ces mains délicates, quand des mains divines, comme celles de Jésus, des mains royales, comme celles de Marie, s'étaient durcies au travail !

Le travail est noble, parce qu'il permet à l'homme d'être sa Providence et celle des siens. Une des joies de l'apprenti est de rapporter à la maison son premier salaire, de penser qu'il sera moins à charge, en gagnant lui-même son pain. Le grand S. Paul passait ses nuits à travailler. Occupé le jour à prêcher le Christ, afin de bien montrer à ceux qu'il venait convertir que ce n'était pas leur argent, mais leurs âmes, qu'il voulait gagner, le soir venu, il tissait. Aussi déclarait-il que celui qui ne travaille pas ne doit pas manger.

Par son travail, l'ouvrier gagne son pain et celui de sa famille. Le pain que l'on mangeait à Nazareth avait été noblement gagné. Joseph pouvait marcher droit dans les rues de la petite ville, il ne devait rien à personne. Lui disparu, le Sauveur gagna par son travail de quoi subsister, lui et sa mère. Le travail est aussi un moyen d'aider les pauvres et de venir au secours de leurs besoins. Des chrétiennes le savent, qui consacrent leurs loisirs à confectionner des vêtements pour les pauvres, des lainages pour les enfants et les malades. S. Pierre, s'étant rendu à Joppé, trouva la communauté chrétienne émue par la mort d'une sainte femme. Il vit la maison de la défunte remplie de veuves, qui lui montrèrent les vêtements qu'elles avaient reçus de la charitable Tabitha.

De nos jours, il faut peut-être déplorer que de nombreuses jeunes filles ne soient plus habituées à travailler elles-mêmes de leurs mains. La nécessité leur impose sans doute une culture scientifique assez poussée, elles doivent travailler intellectuellement plus qu'autrefois, mais une jeune fille n'a pas une éducation complète si elle ne sait tenir une maison, faire la cuisine au besoin, utiliser son temps à mille petits travaux de couture, de broderie, qui embelliront son foyer. Par là elles épargneront aussi le budget familial, ou viendront aux secours des pauvres, ces membres souffrants de Jésus.

III. — *Le travail sanctifie*

Un autre avantage du travail est qu'il sanctifie. Sanctifier : *sanctum facere*, rendre saint. Le travail n'agit pas à la façon d'un sacrement, mais plutôt comme un sacramental. Il ne porte pas la grâce en lui, mais il écarte les obstacles à notre perfectionnement moral et parmi ces obstacles tout d'abord la paresse, l'oisiveté.

Par le travail on échappe aux maux dont le paresseux est menacé. La fatigue dompte le corps, le soumet plus facilement au joug de l'âme. Le bon ouvrier, le travailleur des champs a des muscles solides, un tempérament vigoureux ; la fatigue favorise le sommeil, une vie saine. Le travailleur n'a pas à tuer le temps, il échappe par là à bien des tentations.

« Rien n'est plus précieux que le temps, » disait S. Bernard. Le temps n'est-il pas en effet le prix de l'éternité ? Un seul jour, un seul moment perdu peut être l'occasion de regrets sans fin. La vie humaine ressemble à un voyageur qui traverse un pont. Chaque pas l'éloigne d'une rive et le rapproche de l'autre, chaque instant nous rapproche de notre éternité. Sur ce pont, impossible de s'arrêter ou de stationner. Pour qui ne connaît pas le travail, quel danger de perdre ce temps précieux, quel danger d'arriver devant le tribunal de Dieu les mains vides ! Que ceux-là donc qui n'ont pas besoin de leur travail pour vivre, ne passent pas tout leur temps en promenades, excursions, bavardages. Ce temps, il faut le consacrer d'abord à nos devoirs d'état. Cette obligation remplie, pourquoi ne pas travailler pour les pauvres, les indigents, puisque c'est travailler pour Dieu ?

Dans le sacrement de son amour, la Sainte Eucharistie, le divin Maître attend que nous venions le secourir. Il est des églises, des tabernacles où il retrouve la pauvreté de Bethléem. Le prêtre se sert parfois, pour célébrer la sainte messe, d'ornements indignes d'un si grand sacrifice. On ne voudrait pas pour soi, dans sa maison, des linges que l'on ne se fait aucun scrupule de voir employer pour le culte divin. Des ouvroirs ont été fondés pour les églises pauvres, pour les missions ; si nous le pouvons, apportons-leur notre concours, travaillons à confectionner des linges sacrés, avec le même amour que la T. S. Vierge au service de son Enfant divin.

Par le travail, nous sanctifierons notre temps et nous travaillerons aussi au développement de notre volonté. Le paresseux commence et n'achève rien. Le laborieux, parce qu'il veut arriver à la fin qu'il se propose, est obligé de vouloir et la volonté, par ces actes fréquents, se développe, se fortifie. Si, pour acquérir une fortune, les hommes montrent une énergie, une ténacité remarquables, pour acquérir le ciel les chrétiens devraient ne reculer, eux aussi, devant aucun effort. La volonté est nécessaire pour fournir cet effort.

On se souvient de la demande d'une des sœurs de S. Thomas : « Que faut-il pour se sauver ? — Le vouloir, répond le saint. Et encore le vouloir. »

Une condition, toutefois. Pour que le travail sanctifie il doit être fait par amour pour Dieu. On raconte que des touristes étaient montés au sommet d'une des tours de la cathédrale de Cologne. Au sommet de la tour travaillait un sculpteur qui dé-

coupait minutieusement la pierre, la recouvrant de fleurs et de gracieux ornements. Un des visiteurs, étonné, demanda au vieillard pourquoi il se donnait tant de peine, puisque personne, d'en bas, ne pouvait se rendre compte de la finesse de son travail. Lui de répondre : « Je fais cela pour le bon Dieu. Lui il le verra. » Cette pensée de foi doit animer le courage de tous ceux qui, à l'exemple de Notre-Seigneur et de la T. S. Vierge, besognent humblement. Dieu voit leur travail, il le bénit et le récompensera éternellement. Ainsi soit-il.

XX

A L'ÉCOLE DE NAZARETH

Mes frères,

Dans la prière, les saints, les âmes pieuses se transportent volontiers en esprit dans la maison de Nazareth. Il n'y a pas toutefois que les contemplatifs à se mettre à l'école de Jésus et de Marie. De nos jours, toute une série de jeunes apôtres se lève, dont le but est de rendre au Christ les masses des travailleurs éloignées de lui. Ces jeunes chrétiens sont fiers d'être d'une classe à laquelle le Sauveur lui-même voulut appartenir. Jésus n'a-t-il pas été appelé le fils d'un ouvrier ? Ouvrier, lui-même le fut. Et tout chrétien, en regardant un travailleur manuel, ne doit pas oublier de voir en lui le frère de l'Ouvrier de Nazareth.

Aux ouvriers, en toute vérité, le Christ peut dire : « Comme vous, j'ai gagné ma vie de bonne heure par mon travail ; comme vous, j'ai aidé mon père et soutenu ma mère. Vos vêtements de travail je les ai portés. Vos travaux furent les miens ; comme vous, j'ai connu la fatigue et mes mains, comme les vôtres, étaient des mains de travailleur. Comme vous encore j'ai connu la souffrance et la pauvreté. » C'est dire l'intérêt que doit porter aux masses laborieuses tout chrétien, en reportant sur elles un peu de l'amour qu'il témoigne à son Dieu.

Les leçons de Nazareth ne s'adressent pas qu'aux ouvriers et à leurs apôtres. Tous nous devons nous rendre près de Jésus, près de Marie pour y être instruits.

I

Nazareth nous donne tout d'abord une leçon de fierté.

Longtemps les catholiques ont baissé la tête, comme s'ils avaient eu honte de leur foi. C'est au contraire leur plus beau titre de gloire que d'être chrétiens. Par leur foi, ils sont fils de Dieu, frères d'une légion de héros, de martyrs et de saints. Il n'y a pas, je pense, de déshonneur à appartenir à une famille dont le passé est glorieux. Quelle famille a de plus belles pages de gloire que l'Eglise, la famille des chrétiens ? Nous pouvons être fiers du dévouement de nos religieuses dans les orphelinats, les hôpitaux. Nous pouvons être fiers de ce que la terrible maladie de la lèpre trouve parmi les disciples du Christ des âmes d'élite qu'elle ne rebute pas. Nous pouvons être fiers de nos missionnaires des pays lointains. Pour que le règne de Dieu arrive, ils ont tout quitté, famille, pays. Ils parlent des langues nouvelles, se plient à des usages, à des coutumes pénibles parfois. Mais comme ils sont généreux !

Si des chrétiens rougissent de leur religion, c'est qu'ils en ignorent les beautés. C'est qu'ils ont trop souci des biens de ce monde, c'est qu'ils ont peur de l'opinion. Une science imparfaitement assimilée s'oublie vite. C'est trop souvent le cas des connaissances religieuses. Des leçons de catéchisme mal sues et incomprises que demeure-t-il dans l'esprit? L'on n'estime que ce dont on connaît la valeur. Trop de chrétiens ignorent les grandes réalités de leur baptême.

Le père de Louis XVI, quand on suppléa aux cérémonies omises lors de l'ondoiement de ses deux fils, demanda les registres de la paroisse, où les noms des princes avaient été inscrits. Immédiatement devant leur nom se lisait celui du fils d'un artisan. « Vous serez un jour plus grands que cet enfant aux yeux du monde, leur dit leur père, mais cet enfant sera plus grand que vous devant Dieu, s'il est plus vertueux. » Sur ses registres de baptême l'Eglise inscrit avec raison le nom des fils des rois, des grands de ce monde près de celui des humbles, parce que près de la dignité d'enfant de Dieu celles de la terre ne comptent pas. La dignité de fils de Dieu surpasse celle qui vient de la naissance et du sang.

Placer sa dignité de chrétien au-dessous des biens de ce monde est une lâcheté. Pour arriver, comme faveurs et avantages sont aux mains des méchants, il faut leur plaire, et l'on cherche à se faire prendre pour un indifférent, un homme que le problème religieux n'intéresse pas. La veulerie est répugnante. Pour avoir quelques deniers, comme Judas, on a honte de son Maître, on est prêt à le trahir. La crainte de passer pour un clérical empêche d'observer les lois de l'Eglise, incite à tolérer chez soi des conversations contre la morale et le dogme, on laisse pénétrer à la maison des livres, des journaux mauvais. Nos ennemis sont forts de nos lâchetés. Voulons-nous qu'ils nous respectent, qu'ils nous estiment ? Soyons des chrétiens fiers de leur foi.

II

Nazareth nous donne aussi une leçon de pureté.

Il faut avouer qu'à notre époque les difficultés pour demeurer fidèles à Dieu en ce qui concerne les sixième et neuvième commandements sont plus grandes qu'autrefois. Nos pères, comme nous, sentaient en eux-mêmes les révoltes de la chair, mais ces révoltes étaient moins entretenues, moins excitées par l'esprit ambiant. La caserne cause sur ce point aux jeunes gens des dommages incalculables. Si elle ne leur apprend pas le vice, si elle ne leur fait pas contracter de mauvaises et lamentables habitudes, parce qu'on y fait l'apologie de l'inconduite, qu'on en montre les avantages, les mentalités insensiblement se naturalisent. Le sens chrétien de la vie s'y perd. Le mariage, au lieu d'apparaître sous son vrai jour, comme le moyen de peupler le ciel d'élus, comme une mission très noble, n'apparaît plus que comme un moyen de jouissance facile. Au baptême, le prêtre avait raison de traiter le démon d'esprit immonde, car c'est en poussant l'homme dans le péché des sens qu'il s'efforce le plus souvent de le perdre. Les péchés de la chair alourdissent l'âme et laissent des habitudes contre lesquelles même des vieillards ont à lutter.

La pureté exigée par le baptême s'étend d'ailleurs à tout péché grave. Le vêtement blanc que nous avons reçu doit être rapporté sans tache au tribunal de Dieu.

III

A l'école de Nazareth, on apprend aussi à être joyeux.

La joie, la vraie, est faite d'abord d'un filial abandon à la Providence. Marie savait l'attentive sollicitude de Dieu pour les siens, les douces prévenances de sa paternelle bonté. Aussi s'abandonnait-elle avec confiance entre ses bras. Si Dieu, pensait-elle, prépare à de petites créatures sans raison leur nourriture quotidienne, s'il revêt de magnificence les lis des champs, sa sollicitude veille bien plus sur ses enfants. En s'abandonnant, tout ce qui arrive est bon puisque rien n'a échappé au calcul de la Providence.

La joie est faite de la présence de Dieu en soi. Temple de la T. S. Trinité, l'âme de Marie l'était depuis son immaculée conception. Or cette divine présence apporte avec elle la joie. Comment la présence visible de Jésus n'eût-elle pas été pour Joseph et Marie une source de bonheur ! La maison de Nazareth abritait Dieu. Qu'importaient alors les petites souffrances de chaque jour ? On savait à Nazareth se réjouir de tout, d'une belle journée, du merci d'un pauvre, d'une fleur agréable, d'une caresse, d'un baiser de l'Enfant-Dieu.

Parce que la religion chrétienne impose des renoncements, ce serait une erreur de croire qu'elle rend triste ; elle donne au contraire la vraie joie. Le chrétien souffre en ce monde d'être incertain de son sort final, des épreuves qui s'échelonnent au cours de sa vie comme de toutes les vies humaines ; il souffre des tentations, il souffre de voir Dieu méprisé, méconnu; il souffre de voir les pécheurs prendre gaiement, semble-t-il, le chemin du malheur éternel. Mais s'il souffre, c'est avec résignation, parce qu'il entrevoit des jours meilleurs.

S. Paul, qui a subi mille tortures : la faim, la soif, la nudité, des persécutions, la flagellation, l'exil, n'est pas découragé. Il semble qu'avec ses épreuves augmente sa joie. L'amour transforme tout, adoucit tout, embellit tout, rend tout aimable. Paul n'était pas seul, il le savait, la grâce divine le soutenait. François d'Assise a mené une vie austère et dure, passant des nuits sur une pierre, misérablement vêtu, dans des grottes humides. Un jour, des voleurs le dépouillèrent de ses vêtements et le jetèrent dans un trou rempli de neige. Lui chantait. Il chantait sur son lit de mort, quand, accablé de maladies, presque aveugle, son corps était torturé de douleurs.

Entrez dans une communauté fervente, vous y serez surpris, à l'heure de la récréation, de voir les visages joyeux, d'entendre les rires éclater. C'est que le religieux, la religieuse n'a pas le souci du lendemain ; comme l'oiseau, ils s'abandonnent à la Providence. Ensuite leur conscience ne leur reproche rien, ils vivent en paix avec Dieu. Si les gens du monde sont tristes, n'est-ce pas que souvent leur cœur est tiraillé par les passions ? Dans notre langue chrétienne, nous exprimons le châtiment du pécheur en disant qu'il est esclave, esclave du péché.

Mais le pécheur, direz-vous, fait précisément ce qu'il veut, il vit à sa guise, ne s'impose aucune contrainte, saisit au passage tous les plaisirs qu'il peut. — Oui, mais la liberté du pécheur n'est qu'apparente. Il suffit de devenir le confident de ceux que le monde appelle heureux, pour savoir ce qu'ils souffrent, combien ils sont malheureux. Ceux qui s'en vont à la poursuite de la fortune, à la recherche de la gloire, s'en reviennent souvent déçus, les mains et le cœur vides. Les passions dont le cœur voudrait s'emplir le blessent, laissent en lui un malaise indéfinissable, conséquence de l'ordre violé.

IV

Fierté, pureté, joie, vertus de Nazareth. Là encore s'allume le zèle des âmes. Quand Jésus allait de ville en ville, annonçant la bonne Nouvelle, il dut plus d'une fois s'arrêter devant les blés mûrs que bientôt la faucille du moissonneur coucherait sur les sillons. Montrant alors aux disciples les plaines couvertes d'épis, le Sauveur rappelait qu'il était venu, lui, pour moissonner des âmes et que pour cette besogne il faisait appel aux bonnes volontés : « Priez, insistait-il, priez le Maître de la moisson d'y envoyer des ouvriers. »

Produire la sanctification des âmes, convertir les cœurs est une œuvre divine. Les ressources matérielles sont impuissantes pour obtenir ce résultat. Les paroles, l'exemple, l'influence personnelle n'aboutissent qu'à des effets temporaires. Ce qui sanctifie, c'est la grâce de Dieu, elle seule convertit. Chaque heure passée dans l'atelier de Nazareth, chaque coup donné sur le bois, chaque mouvement de Jésus ont des retentissements à travers le monde, et cela jusqu'à la fin des siècles.

A cette œuvre de rachat et de sanctification, Jésus convia d'abord sa mère et S. Joseph. A son œuvre rédemptrice il voulut les associer, comme il veut y associer tout chrétien. Tout chrétien doit être apôtre, rayonner le Christ. Cette vérité, Notre-Seigneur l'enseigne dans l'Evangile : « Que votre lumière brille devant les hommes, de telle sorte qu'en voyant vos bonnes œuvres, ils en rendent gloire à votre Père qui est dans les cieux. »

Notre conduite doit montrer clairement, quand c'est nécessaire, ce que nous sommes. Le Sauveur agit ainsi. Aux grandes solennités, il monte à Jérusalem prendre part au culte public. Les apôtres font écho à la parole de leur Maître et rappellent aux chrétiens qu'ils doivent d'abord pratiquer l'apostolat de l'exemple : « Conduisez-vous parmi les païens d'une manière sainte, afin que les bonnes œuvres qu'ils vous verront faire les portent à rendre gloire à Dieu. » (I Pet., II, 12). S. Paul écrit à Timothée : « Rendez-vous le modèle des fidèles dans vos paroles, dans la manière d'agir, dans la charité, dans la foi » (I Tim., IV, 12) et aux Philippiens : « Soyez sans tache au milieu d'une nation dépravée et corrompue, parmi laquelle vous brillerez comme des astres dans le monde. » (II, 15).

* *

Apostolat de l'exemple, apostolat du sacrifice et de la prière, ces divers modes de sauver les âmes sont à notre disposition et nous devons les employer. Que la T. S. Vierge, laborieuse et humble à Nazareth, nous apprenne à conquérir les âmes, comme elle, le plus souvent sans qu'elles s'en doutent. Mais le Père des cieux, qui verra notre zèle et notre bonne volonté, nous en récompensera éternellement. Ainsi soit-il.

LES PERSONNAGES ÉVANGÉLIQUES

LXVII

LES SADDUCÉENS

Tandis que les pharisiens poussaient le rigorisme extérieur jusqu'aux plus ridicules exagérations et que les hérodiens, de leur côté, se faisaient les défenseurs de l'impérialisme romain, la secte des sadducéens suivait une ligne de conduite toute différente.

I

L'origine de son nom est discutée. D'après les uns, elle dérivait du mot « saddiq », qui signifie « juste », et on pourrait alors la mettre en parallèle avec la dénomination de « pharisien », qui veut dire « séparé ». De part et d'autre, on cherchait donc à se constituer en une aristocratie orgueilleusement fermée au vulgaire. Mais une seconde opinion, peut-être mieux documentée, rattacherait le groupe sadducéen au grand-prêtre Sadoc, qui en aurait jeté les premières bases.

Toujours est-il que, à l'époque évangélique, les sadducéens représentaient spécialement les doctrines sceptiques et matérialistes. Ils commençaient par rejeter l'autorité de la Tradition qui, sans avoir dans l'Ancienne Loi toute l'importance qu'elle a revêtue dans la Nouvelle, était pourtant un élément essentiel pour la connaissance vraie de la religion. Dans la Loi écrite, ils pratiquaient de larges coupures. Une de leurs erreurs fondamentales consistait à nier le dogme de la résurrection des morts. Ils ne croyaient pas non plus à l'existence des anges.

Cela revient à dire qu'ils étaient tout simplement matérialistes. Or le matérialisme, en limitant toutes les espérances humaines aux jouissances d'ici-bas, amène nécessairement à cette double conclusion que deux choses seules importent : les intérêts et les plaisirs. Les sadducéens ne se firent pas faute de mettre en pratique leurs théories. Ils avaient toujours penché du côté du pouvoir, sachant bien que c'est là qu'on trouve honneurs et fortune. Lorsque la domination passa entre des mains étrangères, ils ne se soucièrent pas de se demander si les envahisseurs de la Terre Sainte représentaient un pouvoir légitime : ils adhérèrent joyeusement au nouvel ordre de choses, parce qu'ils y avaient avantage. Quant au point de vue moral, ils ne se laissaient, en fait, arrêter par aucun frein. Chose logique, du reste, puisque pour eux il s'agissait simplement d'extraire de l'existence la plus grande somme possible de voluptés.

Une certaine pudeur, héritée peut-être de l'atavisme de la plupart de leurs membres, les empêchait pourtant de se confondre avec les hérodiens, qui, eux, n'étaient que de lâches et cyniques flatteurs du plus fort quel qu'il soit. Même ces sociétés différentes se trouvèrent très souvent en lutte. N'expliquons pas cela par des motifs d'ordre surnaturel, mais par les rivalités de l'égoïsme, de l'orgueil et de toutes sortes de passions.

Il va sans dire que les sadducéens étaient profondément méprisés par la secte pharisaïque, qui se drapait dans sa stricte observance des règles liturgiques et ne voyait rien, au-delà, que son insatiable appétit de domination. Les sadducéens possédaient, sur leurs adversaires, un avantage très important aux yeux de la foule : ils étaient beaucoup plus anciens que leurs différents rivaux. Et ils cherchaient à tirer de ce détail un accroissement d'influence. Mais par contre, la grossièreté de leurs maximes éloignait d'eux les plus dignes d'entre les Juifs, qui ne pouvaient admettre la similitude, presque complète, établie lentement entre eux et les épicuriens du paganisme grec.

Les sadducéens se recrutaient beaucoup parmi les classes riches de la nation, mais, principalement, dans la caste sacerdotale. Cela paraît paradoxal. C'est pourtant exact. Mais quand on songe que le service du Temple était, pour une bonne part, entre les mains de gens qui croyaient à peine en Dieu et qui vivaient comme on le devine, on ne peut s'empêcher de penser qu'il était grand temps que Notre-Seigneur vînt établir un ordre nouveau.

L'association sadducéenne avait aussi une très grande influence dans le Sanhédrin, ce Conseil suprême de la nation théocratique, où elle passait son temps à se disputer avec les représentants, nombreux aussi, des pharisiens. Ce qui, entre parenthèses, n'était pas le meilleur moyen de faire avancer les affaires politiques ou religieuses.

Au fond, si l'on veut aller jusqu'au bout de l'analyse, on ne peut s'empêcher de comparer ces groupements hétérodoxes et toujours hostiles aux diverses confessions protestantes des temps modernes, qui usent à se quereller toutes leurs forces, et qui ne parviennent à s'entendre que lorsqu'il s'agit de combattre contre l'immuable Vérité.

II

Car l'apparition de Jésus réalisa ce prodige de coaliser toutes ces influences rivales. Si les uns se sentaient menacés dans leur pouvoir, les autres se trouvaient horriblement gênés, dans leurs turpitudes, par la doctrine implacable et nette du Messie. Aussi finirent-ils par s'entendre provisoirement pour essayer de le faire tomber dans des embûches que, très longuement, ils concertèrent.

Le jour même où les hérodiens venaient de subir une éclatante défaite sur la question de l'impôt à payer à César, les sadducéens revinrent à la charge. Ils se placèrent sur le terrain de l'immortalité de l'âme et de la résurrection des corps, double dogme que l'ensemble des Juifs admettait, à juste titre, mais dont eux ne voulaient pas reconnaître la consolante réalité. Ils essayèrent de faire sombrer cette doctrine dans le ridicule.

S'étant approchés de Jésus, ils lui soumirent un cas de conscience, sous la forme d'une parabole : « Maître, lui dirent-ils, Moïse a dit : « Si quelqu'un meurt sans enfants, son frère épousera sa femme et suscitera une postérité à son frère. Or il y avait parmi nous sept frères. Le premier, ayant épousé une femme, mourut, et, n'ayant pas eu de postérité, il laissa sa femme à son frère. Il en fut de même du second et du troisième, jusqu'au septième. Enfin, après eux tous, la femme mourut aussi. A la résurrection, duquel des sept sera-t-elle donc la femme, puisque tous l'ont eue ? »

Il est bien évident que les interrogateurs ne citaient pas un fait concret qui se serait réellement passé. Ils présentaient un cas typique qui, sans être absolument impossible, eût été pratiquement bien difficile à rencontrer. S. Jean Chrysostome fait remarquer à ce propos qu'après le décès de deux ou trois frères, les autres auraient regardé à deux fois avant de s'unir à une épouse qui semblait porter malheur. L'emploi du nombre sept, symbolique entre tous chez les hébreux, et signifiant soit la perfection soit une multitude, doit nous confirmer dans cette opinion qu'il s'agissait là d'un simple exemple théorique, fort habilement choisi d'ailleurs pour exciter l'ironie du peuple et rendre la réponse difficile. Mais si l'application n'en avait jamais été poussée à ce point, la Loi qui prescrivait ces unions, que l'on pourrait nommer subsidiaires, existait cependant et était restée en vigueur jusqu'au temps du Messie.

Il faut nous arrêter sur ce point, car il est tellement en opposition avec les mœurs modernes qu'il paraît, à première vue, invraisemblable. Tous les

codes actuels proscrivent nettement le mariage entre belles-sœurs et beaux-frères, après le décès d'un premier conjoint.

En France, cette union serait passible de la Cour d'assises si elle n'était pas autorisée, à titre exceptionnel et dans des circonstances particulières, par un décret du chef de l'Etat, décret qui ne peut, chaque fois, être rendu que pour une personne déterminée et à cause de considérations graves. L'Eglise a adopté le même principe : un mariage conclu dans de telles conditions est non seulement nul, mais coupable à ses yeux, s'il n'est précédé d'une permission que le Saint-Siège se réserve de donner, quand il le juge bon, et qui lui semble si importante qu'il ne délègue pas aux évêques le pouvoir de l'accorder.

Sous l'Ancien Testament, la règle était diamétralement opposée. Un homme, encore célibataire au moment où sa belle-sœur devenait veuve sans enfants, était tenu d'épouser celle-ci, en vertu de la prescription du Deutéronome (XXV, 5-6).

On peut se demander la raison de cette différence entre les ordres de Jéhovah et ceux laissés par Jésus à ses disciples dans l'organisation du pacte matrimonial. Elle tient surtout aux changements qui se sont produits dans les conditions de la vie sociale. Les législateurs actuels, religieux ou civils, ont tenu à empêcher les désordres qu'engendrait fatalement, dans l'état de nos mœurs, une union pareille, redoutable tant au point de vue moral qu'au point de vue de la répartition des patrimoines et de l'avenir des enfants.

Les anciens, au contraire, partaient de l'idée qu'il y avait un déshonneur suprême, pour un ménage, à demeurer stérile. Ils tâchaient donc d'y remédier comme ils pouvaient, en cherchant à créer à l'époux défunt une postérité fictive. Et, pour bien marquer que le nouveau conjoint n'était que le représentant de son frère défunt, les enfants nés de la seconde union devaient porter le nom de leur père légal, décédé, et non celui de leur père réel. On appelait cela le « lévirat », du mot « levir », qui signifie « beau-frère ». Ajoutons enfin que Dieu, juge suprême de la morale, peut parfaitement, pour des motifs à lui connus, prescrire ou interdire successivement les mêmes choses suivant que les circonstances les rendent bonnes ou néfastes.

III

La question posée par les sadducéens à Notre-Seigneur n'avait donc rien d'extraordinaire. Elle ne tendait pas moins, cependant, à nier la résurrection des morts, en évoquant l'hypothèse inouïe d'une épouse liée simultanément à sept maris.

Un simple docteur de la loi aurait pu la résoudre en faveur du premier époux, tant à cause de l'antériorité de ses droits qu'en considération du fait que les mariages subséquents n'avaient été conclus que dans un but auxiliaire, si l'on ose dire, et pour parfaire la réalisation complète des buts du premier. Nos tribunaux jugent dans un sens un peu analogue et cassent le second mariage d'une personne qui, de bonne foi, s'était crue veuve, lorsque reparaît le premier mari que l'on avait estimé mort, et qui était simplement disparu, le plus souvent à la suite d'un cataclysme ou d'une guerre.

Mais Notre-Seigneur ne s'attarda pas au petit côté, d'ailleurs légèrement comique, de l'affaire. Il savait parfaitement où ses ennemis voulaient en venir, et il le leur déclara tout d'abord : « Vous êtes dans l'erreur, et vous ne comprenez ni les Ecritures ni la puissance de Dieu. » Puis il se mit à expliquer que, lorsqu'ils sortiront de la tombe, les hommes se trouveront dans un état tout différent de celui auquel ils sont maintenant soumis. Les conditions d'existence seront modifiées du tout au tout. Le mariage perdra sa raison d'être, par suite de ce changement de situation et aussi parce que, les hommes étant désormais immortels, il n'y aura plus lieu de combler les vides que le trépas creuse chaque jour parmi eux. Tout en conservant leur chair retrouvée, ils se rapprocheront en quelque sorte des anges qui n'éprouvent ni le besoin ni le désir de se marier.

Il ne se contenta pas d'affirmer. Il étaya sa doctrine sur un texte irréfutable de l'Ecriture : « N'avez-vous pas lu ce que Dieu nous a dit : « Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob » ? Or Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants. »

Cette citation de l'Exode (III, 6) tombait d'autant plus à propos qu'elle était extraite d'un des rares livres de la Bible dont les sadducéens reconnaissaient l'authenticité et la valeur légale. Elle sous-entendait le raisonnement suivant : quand Jéhovah avait ainsi parlé, Abraham, Isaac et Jacob avaient depuis longtemps quitté cette terre, et Dieu n'aurait pas insisté sur ses rapports avec eux s'ils avaient disparu totalement et sans retour. Donc ils n'avaient pas complètement disparu, ce qui prouvait à la fois l'immortalité et la résurrection.

La foule qui assistait à cette controverse fut frappée par la clarté de la réponse. Quant aux sadducéens, ils ne trouvèrent rien à répondre. Ce fut en vain que les pharisiens essayèrent de venir à leur secours, en tendant une nouvelle embûche. Ils demandèrent au Maître quel est le plus grand commandement de la Loi, dans le fol espoir que Jésus négligerait certains points importants au profit de quelques autres.

Mais le Christ, empruntant ses paroles au Deutéronome et au Lévitique, profita de l'occasion pour promulguer cette maxime, qui résonnera sur le monde jusqu'au dernier jour, de l'amour de Dieu et du prochain. Il passa ensuite à l'offensive et embarrassa si bien ses contradicteurs au sujet du Messie, à la fois fils et Seigneur de David, que nul d'entre eux ne put lui donner une explication quelconque et que, depuis lors, personne ne se hasarda plus à lui poser de fallacieuses ou perfides interrogations.

LXVIII

LE CENTURION DE CAPHARNAUM

Dès les commencements de sa mission, Jésus, après avoir proclamé sur la montagne les véritables béatitudes, redescendit vers la cité de Capharnaüm.

I

Cette ville, dont l'Evangile parle à plusieurs reprises parce que Notre-Seigneur y résida à divers moments, est située vers le point où le Jourdain se jette dans le lac de Génésareth, c'est-à-dire près de la frontière qui sépare la Galilée de la Phénicie sur le territoire attribué jadis à la tribu de Nephtali. Les Romains l'avaient jugée assez importante pour y établir une garnison, soit à cause de sa population nombreuse, soit à cause de sa position stratégique.

Au moment où le Seigneur entrait dans la ville, quelques notables s'approchèrent de lui. Ils venaient recommander à sa bienveillance la requête qu'un of-

ficier allait lui présenter, pour la guérison d'un de ses domestiques. Car déjà le bruit s'était répandu que le Christ était un thaumaturge, et l'on s'adressait à lui dans les cas où la science de l'époque s'était révélée impuissante.

Il y avait dans cette démarche quelque chose de singulier, car, en principe, les Juifs ne frayaient guère avec les païens, qu'ils considéraient comme impurs et qu'ils détestaient d'autant plus que ceux-ci avaient implanté chez eux une domination étrangère. Mais le centurion de Capharnaüm avait su s'attirer les bonnes grâces des gens du pays où il campait.

Ses émissaires eurent soin d'en faire connaître la raison : ils le présentèrent comme un homme digne d'être assisté, parce que très favorable à la nation prédestinée, et n'omirent pas ce détail considérable qu'il avait été jusqu'à faire construire à ses frais une synagogue.

L'âme de l'officier était donc orientée vers la vérité divine. Sans doute, cet homme, dans sa loyauté, s'était rendu compte que les théories du paganisme auquel il appartenait officiellement encore, étaient manifestement insuffisantes et fausses, tandis que sa morale aboutissait à la plus épouvantable dégradation. En outre, son séjour en Palestine lui avait permis d'entendre parler de l'espérance qui animait alors les cœurs ardents : il savait que le Messie était attendu d'un jour à l'autre et qu'on le reconnaîtrait aux prodiges qu'il ferait fleurir sur ses pas. Rien d'étonnant, dès lors, qu'il tînt à tenter par lui-même une expérience qui lui permettrait de se rendre compte si Jésus était bien, comme certains le disaient, Fils de Dieu.

Un autre trait est à souligner à la louange du centurion : il était préoccupé par la maladie d'un serviteur. Cela nous paraît tout simple : c'était pourtant bien rare à une époque où l'on ne mettait guère de différence entre un esclave et une bête de somme, et où, d'ailleurs, les esclaves étaient à assez bon marché pour que la disparition de quelqu'un d'entre eux ne comportât pas un sérieux désagrément financier.

Il a fallu des siècles de christianisme pour nous imprégner de cette charité céleste, si mal observée encore, qui nous oblige à traiter comme des frères tous les êtres humains, si infime que soit leur position sociale. Le centurion, lui, connaissait déjà la pitié, ce qui n'était pas l'apanage de beaucoup de soldats romains, et il n'hésitait pas à recourir à l'influence de ses amis pour obtenir le soulagement d'un pauvre malheureux.

Dans le double récit évangélique qui le met en scène, il y a une divergence apparente. S. Mathieu le fait intervenir personnellement auprès de Jésus, s'entretenir avec lui et demander lui-même le miracle espéré. S. Luc, au contraire, raconte que le centurion envoya d'abord les notables au devant de Notre-Seigneur, puis qu'il lui dépêcha une seconde délégation afin de le prier de ne pas entrer dans une maison indigne de le recevoir, mais de faire ressentir à distance son action bienfaisante. Cette petite difficulté est facile à résoudre, si l'on considère que la narration de S. Mathieu est essentiellement brève et se borne à relater les paroles et les faits les plus caractéristiques de l'épisode, tandis que S. Luc, dans ce passage, se complaît à préciser les moindres détails.

Au surplus, que l'officier ait parlé lui-même au Christ ou qu'il lui ait fait parler par ses amis, cela ne présente pour nous aucune importance. Chacun n'est-il pas censé opérer par lui-même, et sous sa responsabilité, ce qu'il fait accomplir sous ses ordres par des mandataires ? Les points capitaux sont la profession de foi et d'humilité du centurion, ainsi que la réponse du Sauveur, corroborée par le miracle. Et là-dessus les deux évangélistes coïncident parfaitement.

II

Donc, directement ou indirectement, le centurion supplia Jésus de guérir son serviteur malade. Mais il sentait bien que, pour obtenir une faveur si extraordinaire, il fallait avoir devant Dieu des mérites exceptionnels. Et il se rendait compte, d'autre part, que personne (et lui en particulier, pensait-il) ne peut avoir la témérité de prétendre qu'il est assez élevé en sainteté pour requérir une telle manifestation de la toute-puissance céleste dominant les forces de la nature.

Quelle impulsion surnaturelle lui révéla que le meilleur moyen de s'approcher du Dieu infiniment grand, c'est de se faire tout petit ? Il commença par s'excuser de n'avoir pas envoyé l'infirme au devant du Libérateur, afin d'éviter un dérangement à celui-ci : mais la chose était impossible puisque le malade était cloué sur son grabat. Puis il s'effraya à la pensée que Jésus viendrait dans sa trop modeste maison. Il devait occuper quelque logis de hasard, mal bâti peut-être, et sûrement mal meublé, car les légionnaires de tout grade n'avaient jamais que des habitations provisoires, en ces temps où la discipline les déplaçait fréquemment pour obvier aux inconvénients militaires d'un contact trop prolongé avec les populations qu'il fallait rigoureusement dompter.

Mais surtout il comparait la misère de son âme à la sainteté suréminente de Celui à qui il avait osé s'adresser. Et ce sentiment très noble lui dicta ce vœu : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez chez moi, mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri. » L'expression de cet officier a paru si admirable à l'Eglise qu'elle l'a reprise pour en faire une des plus solennelles formules liturgiques : elle la place tous les jours sur les lèvres de ses prêtres et la leur fait répéter trois fois, avec une variante adaptée, à l'instant où ils vont avoir le redoutable honneur de consommer le corps du Christ et de le distribuer aux fidèles.

Cependant l'humilité du centurion ne lui faisait pas perdre de vue l'objet de sa démarche. Pour concilier son respect avec sa confiance, il s'avisa d'un procédé qui lui parut, à bon droit, réalisable. Il se dit que la puissance du Seigneur n'est pas conditionnée par sa présence effective en tel ou tel lieu, que Dieu peut agir aussi facilement à distance, à travers les espaces comme à travers les âges, sans avoir besoin de se déplacer pour réaliser ce qu'il veut ou ce que l'on implore de lui.

Pour faire admettre sa pensée, il se servit d'une comparaison empruntée à ses fonctions quotidiennes. Par cela même qu'il était investi d'un commandement, il avait droit d'envoyer ses subordonnés exécuter ses ordres en des endroits très éloignés de celui où il se trouvait lui-même. Mais le Christ n'était-il pas, lui aussi, un chef, et un chef infiniment supérieur ? Il devait donc avoir à sa disposition des puissances mystérieuses qui accompliraient en son nom ce qu'il lui plairait de commander. Sans doute, ces puissances n'étaient pas matérielles et visibles, comme les soldats du centurion qui, sur un signe,